
BÉTON

19 octobre 2019

LA RAISON DE NOTRE PRÉSENCE ICI

L'ouverture commence avec la confession habituelle : nous ne savons pas. Nous ne savons pas ce que nous faisons mais le septième continent est en nous, dans notre sang, dans notre cerveau. Le rassemblement béton est le quatrième arrêt du programme Sindirim et cette fois l'objet est aussi lourd que la ville elle-même. Transformation urbaine, mouvements urbains, pratiques de mise en commun, amiante et ses traces dans le corps, écologie urbaine – tout ce qui tourne autour du béton aspire dans Istanbul.

Mais d'abord une vidéo est projetée : « 1457 Ankara'dan Kesik. » Dans la ceinture d'astéroïdes entre Mars et Jupiter se trouve un astéroïde numéroté 1457 et son nom est Ankara – un astrophysicien allemand lui a donné ce nom parce qu'il a fait ses observations à Ankara. Le documentaire raconte la destruction d'Ankara à travers la monographie d'un âne. Un extrait de quinze minutes du film de soixante minutes – la mort des monstres jaunes, l'organisation contre la démolition.

Puis un académicien prend la scène et son récit commence par la France. Henri Pezzera, toxicologue, travaillant en 1974 à l'Université de Jussieu dans une banlieue parisienne. Les expériences dans son laboratoire donnent constamment de mauvais résultats – aucun test ne tient. La raison : des fibres d'amiante tombant du plafond ; un poison coule sous les belles parois du nouveau bâtiment. Pezzera ne laisse pas seule sa découverte : il la transforme en campagne parmi les syndicats universitaires. À la même période, des ouvrières à l'usine Amistor produisant des bandes amiantées pour l'armée française font une occupation d'usine – nous ne céderons pas notre usine, nous ne céderons pas nos emplois. L'équipe de Jussieu va voir les ouvrières et dit « oui l'usine et les emplois comptent mais cette usine vous tue. » Deux mouvements se rencontrent : un mouvement populaire naît de ceux qui savent agissant et de ceux qui agissent sachant. L'académicien vient de l'Assemblée pour la Santé des Travailleurs et la Sécurité au Travail. La question est les traces que toutes les catastrophes environnementales laissent dans le corps de l'ouvrier.

Le fils de Pezzera a réalisé un documentaire : « Sentinelle » – sentinelle, garde, mais plus dans le sens de « continuer à entendre quelque chose. » L'effort de persister à entendre une réalité constamment dissimulée et qu'on nous empêche de voir. La santé des travailleurs est le premier observateur de la santé environnementale – les premières traces se lisent dans ce corps. L'histoire retourne en Turquie et s'attache au lieu lui-même. Cet événement de la Biennale devait en fait se tenir au Tersane Istanbul – un lieu sur la Corne d'Or, un espace du patrimoine industriel. Mais les matériaux contenant de l'amiante dans les anciens bâtiments n'ont pas pu être nettoyés pendant la construction.

Des rapports indépendants ont été obtenus, le processus a été suivi – un processus d'information fonctionnant exceptionnellement bien pour un événement accueillant des centaines de milliers de personnes – et l'événement a été déplacé à Mimar Sinan. La raison de notre présence ici est l'amiante. L'amiante se produit non seulement industriellement mais naturellement en Turquie. L'érieronite de l'histoire géologique de la Cappadoce est un amiante naturel.

Izzettin Barış et quelques chercheurs ont travaillé sur ce sujet pendant des années. Mais l'amiante industriel est une autre histoire. L'usine İzocam à Dilovası a été fondée en 1967 et transférée en 2007 à Saint-Gobain, la plus grande ancienne compagnie d'amiante française. Elle déverse tous ses déchets sur une superficie de deux dönüm ; lorsqu'elle se mélange aux gravats contenant de l'amiante dans les environs, elle crée un environnement

incroyablement toxique – l'usine est ici, les déchets sont ici, les gens aussi sont ici. Dans les installations céramiques d'Eczacıbaşı à Bozüyük, des milliers d'ouvriers travaillent et les taux de silicose sont alarmants. Les ouvriers sont contraints de choisir entre leur gagne-pain et leur vie. Un syndicat jaune est à leur tête, zéro maladie professionnelle est signalée – personne ne meurt, selon les données officielles. L'amiante vit comme minéral dans le sous-sol, comme industrie dans les poumons de l'ouvrier, comme dissimulation dans les rapports de l'État. Les entreprises qui financent les événements artistiques et celles qui rendent les ouvriers malades sont les mêmes ; parce que le financement public est introuvable, on est contraint d'accepter ces parrainages.

UN ISTANBUL SANS CHIENS

La deuxième section vient des périphéries d'Istanbul, des plaies ouvertes par les méga-projets. Une association marche dans les quartiers depuis des années – dans des districts subissant une transformation urbaine, forcément déplacés, aux prises avec des problèmes de santé publique. Kirazlıtepe en fait partie : des gravats contenant de l'amiante issus de la démolition, précisément le problème de santé publique dont l'académicien a averti. Chaque marche est un effort de cartographie, d'archivage – dans différentes langues, avec différents outils, parfois vidéo, parfois cartes, parfois des publications semi-académiques. Parce qu'Istanbul change si rapidement que même en tenir un registre est une lutte.

L'autoroute de Marmara du Nord, le troisième aéroport, le troisième pont – une série de projets commençant par le béton et finissant par le béton, prétendument commençant par la démolition et finissant par la construction. Mais dans les pages cachées du processus de construction se trouve la relocalisation des animaux. Les chiens errants sont collectés dans des camions et déversés sur le chantier de l'autoroute – systématiquement, par centaines, par milliers. La municipalité ne les identifie pas, les chiffres ne sont pas tenus, l'auteur ne peut être identifié.

Un documentariste qui est allé sur le terrain raconte : imaginez des centaines de chiens courant vers vous quand vous arrivez. La plupart ont faim, la plupart ont soif. Quand vous apportez de la nourriture, ils sont trop déshydratés pour manger. Même le barrage derrière eux a été endommagé, aucune source d'eau n'a été laissée. Une vaste zone, aucune ombre – les chiens essaient de s'abriter dans l'ombre des grues. Parce que c'est une construction en fer croisé, l'ombre complète ne tombe pas, seulement une trace. Les chiens essaient d'entrer sous cette demi-obscurité.

"Il y a un environnement post-apocalyptique. Quelque chose comme un scénario de catastrophe, à l'intérieur d'Istanbul."

Molossus – signifiant grand chien en grec. Les chiens de rue apprivoisés de la ville se trouvent déversés et abandonnés derrière les camions jaunes. Un chercheur a créé une archive en comptant les chiens un par un pendant des années. Mais récemment la municipalité a même arrêté l'identification – ainsi aucun chiffre n'est du tout tenu, aucun acteur ne peut être identifié. Parfois trois à cinq chiens, parfois des dizaines à des centaines. Les camions jaunes transportent des déblais contenant de l'amiante, ils transportent aussi des chiens – gravats et êtres vivants dans le même camion, dans la même direction, tout ce que la ville ne veut pas voir en direction du nord. La question du béton offre ainsi l'occasion de regarder comment ceux sans pouvoir, ceux en bas, subissent des pertes du système, de ses acteurs, des puissants, de ceux en autorité.

LES PLANTES DES RUINES

La scène s'assombrit et un manifeste commence – de la bouche des plantes : La destruction a toujours existé.

Même avant les singes. Pour eux la destruction, pour nous la vie. Les plantes rudérales. Les premiers habitants des sites de démolition – des espèces vivant non dans un jardin botanique, une serre, un parc ou un pot mais dans les fissures de la pierre grise, dans les ordures, dans les ruines, sous les ponts, dans les terres brûlées, en bordure d'autoroute, dans les fosses de construction, dans tous les vides de la ville. La mauvaise herbe a appris le langage des humains. Dans les premières villes établies, là où la guerre a d'abord éclaté, elles étaient les premières à proliférer. Elles ont infiltré les graines, envahi les champs, traversé de continent en continent dans les estomacs des oiseaux, dans la salive des chiens, dans les pneus de voiture.

Ces plantes n'ont pas besoin de troncs formidables, de fruits grands et savoureux, de fleurs tape-à-l'œil pour survivre. Elles préfèrent non l'individu mais la pluralité, non une longue vie mais la transience d'une existence nomade. Des sols sans nutriments, très humides ou très secs, très alcalins ou très acides — ce n'est pas leur problème. Les classifications humaines sont inconsistantes : quelque chose admiré il y a deux cents ans est déclaré nuisible aujourd'hui ; ce qui est déclaré nuisible aujourd'hui sera mis sous protection demain.

Le manifeste se moque de l'écologie romantique : « Elles n'ont pas besoin d'héroïsmes écologiques, du non-sens du recyclage et de la réhabilitation, d'être sauvées. Elles ne sont pas des objets à réparer. » Parce qu'elles continueront à se multiplier à mesure que le monde est détruit. Chaque ordre crée une nouvelle destruction, chaque construction de nouveaux déchets, chaque bâtiment une nouvelle décharge, chaque décharge une nouvelle ressource, une nouvelle vie. Elles ont survécu aux âges glaciaires, aux révolutions agricoles, aux guerres mondiales — parce qu'elles sont désastre, chaos, opportunité et invasion.

Et la ligne la plus provocatrice :

"L'être humain est un parasite. Il ne peut pas produire de nutriments comme une plante. Il ne peut pas survivre sans couper, fragmenter, tuer et manger la plante."

Mais l'être humain est aussi le meilleur partenaire des plantes rudérales. Défrichant les forêts, créant des décharges, ouvrant des routes, creusant des canaux — partout où il y a destruction, les mauvaises herbes poussent. La plante n'est pas un objet à romantiser, mais un agent vivant aux côtés de la destruction, se nourrissant de la destruction, transformant la destruction en vie.

LE PASSÉ A ÉTÉ ENTERRÉ DANS LE BÉTON

Sur scène une artiste fait une pâte avec du ciment, de la chaux et de l'eau. La chaux la rend apparemment plus savoureuse. Dans le village dans l'enfance il n'y avait pas de pâtisserie — le gâteau était un luxe, un objet proportionné, un marqueur de classe. Maintenant elle essaie d'atteindre la consistance de gâteau avec le matériau de ce luxe, le matériau du béton — ajoutant un peu d'eau, mélangeant, « je ne suis pas habile, c'est la première fois que je fais un gâteau avec du ciment » dit-elle. La performance est une métaphore concrète de la transformation de classe ; l'inexpérience fait partie du travail.

Dans les années 1980 dans le village il y avait de petites maisons dans des jardins verts. Tout le monde était content. Puis une transformation a commencé : les maisons ont été démolies et converties en bâtiments de six boutiques en bas, appartements en haut. Ces immeubles ont tout recouvert. Le ruisseau qui passait à côté de la maison a été enterré dans le béton. La pelouse de la cour d'école a été bétonnée ; parce que la population augmentait, une autre école a été construite dans la cour. Le vaste jardin et les figuiers d'İsmet Teyze et d'Abdullah Amca ont été démolis et des immeubles se sont élevés à leur place.

"Lentement, tout le passé a été enterré dans le béton."

Le béton a une dimension de classe. Pour les gens qui ont migré du village vers la ville, le béton était le symbole de la modernisation ; passer du jardin à l'appartement était une élévation. Mais cette élévation a enterré des ruisseaux, des jardins, des figuiers, des souvenirs d'enfance. L'artiste était dans un supermarché avec une amie quand elle a vu une fleur et a voulu la décrire. L'amie a dit « laide, un côté est courbé. » Dans son esprit une plante doit être magnifique — si un côté meurt, si une branche tombe, c'est mauvais. Mais quelqu'un ayant une relation avec le sol sait : un côté d'une plante peut mourir, une branche peut tomber, les saisons passent. Avez-vous jamais semé du blé dit l'artiste à la salle — semer du blé c'est quelque chose comme perdre, ça ne ressemble pas à acheter quelque chose dans un supermarché.

LA POSSIBILITÉ D'UN AUTRE MONDE

Le seul porteur d'espoir dans le rassemblement béton vient d'un potager. Le Jardin Romain — un jardin vivant au cœur d'Istanbul comme pratique de mise en commun. Né après Gezi, ou plutôt courant après la possibilité que Gezi a ouverte.

"Gezi était une intervention dans un espace public. Là nous avons reconstruit la vie dans une ville. La possibilité d'un autre monde est tombée dans le cœur de tout le monde."

Le Jardin Romain est la forme concrète de cette possibilité : permaculture, solidarité intra-quartier, transformation par le travail propre, politique appliquée. Une pratique debout au milieu du sentiment que créer un nouvel espace vert est impossible, touchant le sol, semant du blé. Toutes les pratiques formées après Gezi — potagers, coopératives, réseaux de solidarité — courent après cette possibilité.

La session de questions-réponses gagne une profondeur inattendue. Au rassemblement pomme de terre de la semaine dernière il y avait un agriculteur de Kars — fromage, agriculture, un lien avec le sol — et un sens d'espoir est né dans la salle, une confiance que les choses peuvent changer en étant touchées. En approchant de la ville, déconnectés du sol, nous nous éloignons du langage anti-romantique des plantes et nous replions sur nous-mêmes. Quelqu'un remet en question la fausse division entre ville et campagne : nous idéalisons la campagne, nous imaginons un village lointain — mais les groupes de capital transformant les deux sont les mêmes. Cengiz construit ici le troisième aéroport pendant qu'il construit là une centrale hydroélectrique. Les acteurs sont les mêmes, les outils sont les mêmes, le pouvoir est le même. De plus, depuis la loi métropolitaine adoptée en 2004, Istanbul n'a officiellement plus de zone rurale. Trente-trois métropoles n'ont pas de zone rurale — tous les villages sont devenus des quartiers. De quelle campagne parlons-nous ?

Une autre voix exprime l'impossibilité de sortie : sur une planète ayant traversé cinq grandes crises, la nôtre en est une. Je ne peux pas trouver dans les livres pourquoi j'ai besoin de défendre la biodiversité. Ce que je trouve est barbare, anthropocentrique — propose finalement des systèmes qui détruiront d'autres êtres vivants. Je ne sais pas ce qu'est la justice absolue.

Dans cette obscurité quelqu'un raconte une histoire de confusion de la mort avec la vie : il explique la mort à sa fille de cinq-six ans comme « nous serons des vers, nous serons des fleurs, nous serons des insectes. » Les enfants prennent conscience à cet âge et posent des questions, et la mort est narrée à travers la vie. Ce qui est dit quotidiennement à la fille doit aussi se refléter dans la lutte — avancer sans victoire, sans avoir raison, en tissant le processus. Si nous pensons tout jusqu'à sa fin tout s'effondre — mais le processus lui-même porte une sagesse. Nous pouvons descendre ensemble de là au Galataport dit quelqu'un — le lieu lui-même est une ironie, nous sommes exactement au milieu de la transformation du patrimoine industriel en consommation de luxe. Un travailleur du recyclage, s'il parlait, dirait « le recyclage nous a ruinés » dit quelqu'un — parce que même dans son esprit le recyclage est ce concept propre des publicités de la municipalité.

Mais ce qui est défini comme déchet a de la valeur ; les concepts définis comme écologie sont absorbés par le marché. Transformation urbaine à Berlin : les magasins Aldi ferment, des éco-marchés ouvrent à leur place — le même produit est vendu à deux à trois fois le prix. « Recyclage urbain » était autrefois une phrase — un concept très agréable — parce que c'est un mot qui fait fleurir tout. Récit écologique, un nouvel instrument du capital. Les jardins romains peuvent faire quelque chose mais un secteur achètera aussi les mêmes concepts et vendra autre chose. Une voix propose de mettre en commun les luttes : construire un lien entre la résistance de la Vallée Dikmen et la description des jardins romains.

Les jardins de Hevsel. Montrer que ce n'est pas une aliénation, que cette résistance est mise en commun au centre ou à la périphérie — multiplier les espaces, connecter l'un à l'autre. Tandis que le rassemblement béton se disperse de la salle, ce qui reste en main est plusieurs choses : la violence invisible de l'amiante, le désespoir des chiens dans l'ombre de la grue, le manifeste des plantes rudérales né de la destruction, la consistance amère de la pâte faite avec du béton, et la ténace verdure d'un potager.

Quand nous regardons la ville nous nous éloignons du ton d'espoir des rassemblements pomme de terre et eau — mais les plantes rudérales proposent précisément dans cet éloignement un modèle de vie : pousser là où il y a destruction.